Autour du livre de Anni Borzeix & Gwenaële Rot : Genèse d'une discipline, naissance d'une revue Sociologie du travail

Hervé Dumez

▶ **To cite this version:**

Hervé Dumez. Autour du livre de Anni Borzeix & Gwenaële Rot : Genèse d'une discipline, naissance d'une revue Sociologie du travail. Le Libellio d'AEGIS, 2011, 7 (3 - Automne), pp.57-61. hal-00657448

HAL Id: hal-00657448
https://hal.science/hal-00657448

Submitted on 6 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Libellio d'AEGIS
Vol. 7, n° 3 – Automne 2011
pp. 57-61

NOTES DE SÉMINAIRE

Autour du livre de Anni Borzeix & Gwenaële Rot : *Genèse d'une discipline, naissance d'une revue* Sociologie du travail

Notes prises par ***Hervé Dumez***
CNRS / École polytechnique
Revues par ***A. Borzeix & G. Rot***

LE 20 MAI 2011, LORS D'UNE SÉANCE DU SÉMINAIRE DU CENTRE DE SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS, ANNI BORZEIX ET GWENAËLLE ROT ONT PRÉSENTÉ LEUR OUVRAGE SUR LA NAISSANCE DE LA REVUE* SOCIOLOGIE DU TRAVAIL.

Ce livre a été écrit à voix multiples et sa construction a pris plusieurs années. Il s'agit à la fois d'histoire de la sociologie et de sociologie historique.

Naissance d'un projet

Le projet est venu notamment d'une constatation : les sociologues du travail se définissent quelquefois, sur un mode humoristique ou non, par opposition à la sociologie des organisations. D'où vient cette sorte de tension disciplinaire ? Autre élément déclencheur du projet : lors d'un colloque sur George Friedmann, un phénomène paradoxal est intervenu : on y a très peu parlé de sociologie du travail, alors que Friedmann est connu comme un des maîtres de la discipline.

La question de départ a donc été : pourquoi donc, en 1959, Michel Crozier, Jean-Daniel Reynaud, Alain Touraine, et Jean-René Tréanton ont-ils fondé la revue *Sociologie du travail* ?

Développement du projet

Les quatre fondateurs ont été sollicités et ils ont raconté l'aventure de la création de cette revue. L'époque est marquée par la guerre d'Algérie, les débuts de la Ve République, Jean-Daniel Reynaud succède à Friedmann au CNAM, Alain Touraine fonde un laboratoire à l'EHESS, Tati reçoit un oscar pour *Mon oncle*, qui parle avec amusement de la société industrielle.

Les quatre se rassemblent sur un certain horizon commun : ils refusent le marxisme vulgaire, ils sont marqués tous par leur passage aux Etats-Unis, ils viennent des grandes écoles (ENS, Sciences-pô, HEC).

Il y a eu deux étapes : un entretien très ouvert à l'origine avec chacun, puis un second entretien préparé par l'envoi des comptes

rendus des entretiens des autres, avec des succès divers. Jean-Daniel Reynaud a réécrit son entretien, le texte quittant la forme orale et se développant beaucoup plus longuement que la retranscription des entretiens avec les autres fondateurs.

Une fois le corpus à deux temps rassemblé, et sachant que chacun avait déjà eu l'occasion de faire le récit de sa propre trajectoire (sous la forme d'un livre ou d'un article, à l'exception de Jean-René Tréanton qui, lui, s'était attelé à l'histoire de la discipline), il s'agissait de savoir quoi en faire. Une publication telle quelle pouvait présenter les problèmes de l'histoire reconstituée cinquante ans après les faits. Des recherches complémentaires ont alors été faites par les deux auteurs, notamment à partir d'archives (CNAM, Musée social, archives de Fontainebleau, IMEC). Certaines archives ont été livrées brutes (photographie des documents). Ce choix a étonné les historiens qui ont estimé que les canons de l'historiographie contemporaine n'avaient pas été respectés. Mais il est assumé : ces archives, toujours présentées en contexte, rendent la fraicheur des débats de l'époque.

Ensuite (troisième partie du livre), la revue, et son contenu analysé, a été relue sur la période 1959-1966, moment où les fondateurs quittent la revue. C'est la période que l'on peut appeler « pré 68 ». Après 68, la sociologie du travail change profondément. On termine la période pionnière, ouverte en 46 avec la fondation du Centre d'études sociologiques et les premières grandes enquêtes. Dès le départ, la revue est très internationale : articles traduits, recensions d'ouvrages publiés à l'étranger (USA mais aussi Amérique latine), ce qui fait sa richesse éditoriale.

La nature de l'ouvrage

Ce livre est une enquête qui pose les problèmes méthodologiques (épistémologiques même, peut-être) généraux de ce type d'exercice. Il soulève la question de la nature des archives orales en sociologie, la question des récits, la distinction entre énoncé et énonciation, le rapport entre forme et fond dans nos disciplines (on oublie trop la forme, dans son rapport au fond), le rôle du sociologue, le genre sociologique.

Le livre mêle les genres, les niveaux, les temporalités. Il y a du récit à la première personne, des archives, et une analyse de la revue. Il y a des niveaux de discours différents (institutionnels, des archives, des analyses), un mélange de privé et de public (des correspondances ont été rendues publiques). Et, bien sûr, les temporalités ont été mélangées, entre le début des années 60 et aujourd'hui, dans un va-et-vient constant (quel est l'intérêt de tout cela pour le public d'aujourd'hui ?).

Qu'était-il possible de retenir de la relecture des numéros de 59 à 66 ? À la fois, beaucoup de choses ont été confirmées : le poids évident de l'industrie, des secteurs industriels, est énorme, central. Plus surprenant : contrairement aux représentations postérieures, qui persistent encore, les articles portent sur des variétés de travail (hommes, femmes, ouvriers, mais aussi cadres, contremaîtres, etc.). De très nombreux articles portent sur les « attitudes » et évidemment cet aspect des analyses a vieilli. Mais, comme l'a noté Jean-Daniel Reynaud, les « attitudes », à l'époque, renvoyaient au sens que les acteurs donnaient à leur pratique. Le mot faisait référence à des choses différentes de ce qu'on y met aujourd'hui. Frappante est la faible part du *work* et l'importance du *labour*. Le travail comme activité est assez peu au centre des analyses. Par contre, on parle syndicats, mouvement ouvrier, organisations, etc. On parle aussi réforme de l'entreprise, évolution des formes d'organisation, négociation sociale, système salarial, etc.

Le problème des archives orales est leur statut : à quel moment l'oral peut-il recevoir le statut d'archive ? C'est une question très discutée, plutôt par les historiens que par

les sociologues. En l'espèce, il s'agit d'entretiens. Or, cette situation est très spécifique, structurellement asymétrique (il y a des questions et des réponses), intentionnelle (intentionnalité forte) et présentant des stratégies croisées qui peuvent être étonnantes (rien n'est transparent). Les conditions de production du discours doivent donc être interrogées.

L'énoncé est ce qu'on recueille, quelque chose de mis par écrit, de « mort » en un sens. L'énonciation a lieu dans l'interaction. L'énonciation mobilise le sujet.

La question du récit est intéressante dans la mesure où les théoriciens des organisations ont beaucoup réfléchi sur la question. La narration fait partie des capacités du genre humain depuis la nuit des temps. Et la narration se lit bien, elle fait partie de la culture anthropologique. Qu'en fait-on dans nos disciplines, sachant qu'elle suscite l'intérêt et se lit bien, fait sens ?

> ***Question*** *: Comment situez-vous votre travail par rapport à* Devenir sociologue *de Henri Mendras ?*

Nous avons lu le livre. Il s'agit d'un récit organisé par deux anciens étudiants Marco Oberti et Patrick Legalès. On n'a pas de contrôle sur le récit. En ce qui nous concerne, nous avons confronté quatre récits. Et puis, réalisé une enquête : les quatre acteurs se présentent comme les fondateurs de la revue, mais en fait le projet était porté par une institution, qu'ils avaient « oubliée », l'ISST, émanation du Ministère du Travail. Cela dit, le témoignage de Mendras renvoie au même contexte historique et il est très intéressant. Il y a eu une présentation de l'ouvrage, en présence de Boudon, qui a rectifié pas mal de choses (avec ses propres souvenirs, par ailleurs). Là, encore une fois, il y a eu travail de croisement.

> ***Question*** *: Votre exposé est un méta-récit, finalement. Première question : à propos de la forme, dans quelle mesure cette forme ne dépend-elle pas de l'objet ? Bourdieu fait remarquer : pourquoi est-on si spontanément objectiviste quand on parle des autres, et subjectiviste quand on parle de soi ? Si vous aviez fait l'histoire d'une revue de géographie, ne l'auriez-vous pas écrite autrement ? Seconde question. Si on prend l'objet au sérieux, quels sont vos résultats ? Le moment apparaît comme une seconde fondation : Durkheim, un trou noir, et puis la refondation des années 50/60.*

Sur la forme. Effectivement, il ne s'agit pas de quelque chose de même nature que le travail de Philippe Besnard sur *L'Année Sociologique*. D'abord, parce qu'on ne partait pas du même volume d'archives. Nos archives étaient beaucoup moins riches. Avec des archives plus volumineuses, peut-être aurions-nous fait un autre type de travail. Par ailleurs, on n'a pas voulu faire l'histoire d'une revue au sens strict. Nous avons délimité notre objet, notamment pour ne pas passer plusieurs dizaines d'années sur le projet. Et nous avons travaillé avec des auteurs vivants, auxquels nous souhaitions donner la parole. Bref, nous n'avons pas voulu faire l'historiographie d'une revue, et, en même temps, à l'arrivée, le travail en est une, malgré lui. Mais, peut-être, la vraie réponse est : nous avons voulu faire quelque chose d'hybride. Pourquoi ? Pas seulement parce que l'alternative était plus difficile. Non, nous avons fabriqué en marchant, et nous avons assumé le risque. Nous ne savions pas au départ ce que nous allions faire : il se trouve que les quatre fondateurs étaient vivants. Nous sommes parties de là, puis nous sommes allées dans d'autres directions. Les trois parties sont très distinctes, mais ont un statut épistémologique qui permet de les faire dialoguer, converser. Par ailleurs, pourquoi est-ce que travailler sur plus d'archives aurait garanti plus d'objectivité ? Nous ne le pensons

pas. Pourquoi interviewer les fondateurs ne serait pas – ou moins – « objectif » ? Mais, clairement, ce n'est pas un ouvrage d'histoire intellectuelle. Le livre se situe à l'articulation entre une période et une revue. Quand on lit la revue, ce qui est dit du travail n'est pas très passionnant. On ne trouve pas une grande pensée du travail. Mais eux disent : l'important était l'équivalence entre travail, réalité, terrain. C'était une évidence pour eux et leur programme scientifique, qui se situe dans le prolongement direct de l'influence de Friedmann, même si lui n'a pas vraiment fait de terrain. Ni spéculation, ni militantisme, mais du terrain, comme une espèce de religion.

Par ailleurs, pour éclairer notre démarche, nous cherchions à faire une histoire « sensible ». Les fondateurs disent : tout, à l'époque, tournait autour du travail. Ils avaient une vision marxiste jusqu'à un certain point : les forces productives, le progrès technique, etc.

> ***Question :*** *Je travaille également sur des archives et des entretiens, mais je ne procède pas de cette manière : vous avez étudié les archives après les entretiens, je fais l'inverse – je prépare les entretiens en étudiant les archives. Dans le livre, vous avez séparé entretiens (première partie) et archives (deuxième partie). Personnellement, j'organise le contrôle des uns par les autres.*

C'est plus subtil que cela. En apparence, nous avons séparé les trois parties. Mais en réalité, les entretiens sont enrichis d'une batterie de notes de bas de page qui renvoient aux archives quand un acteur parle d'une question. De même, les archives ont été rapprochées des entretiens. Donc, nous avons choisi de ne pas morceler les entretiens avec des archives. Nous avons conservé aux entretiens leur unité. Maintenant, soyons claires : pour nous les archives ne sont pas plus « objectives » que les entretiens. Les archives « mentent » tout autant que les entretiens.

> ***Question :*** *À propos de la troisième partie, on voit le contenu des articles, mais pas tellement le travail de la revue elle-même ; comment fonctionnait une revue à l'époque, comment aboutissait-on au produit ?*

Ils étaient quatre et tout passait par eux. Ils se répartissaient les quatre numéros annuels et se débrouillaient chacun de leur côté. Avec la création de cette revue, les sociologues de terrain avaient enfin un support pour publier leurs travaux. Donc, il y avait des auteurs potentiels. Par ailleurs, la revue s'affichait comme ouverte : donc, des juristes, des économistes, pouvaient soumettre des articles. Un très gros travail a été également réalisé au niveau des recensions : les fondateurs ont traduit des articles, et couvert les publications internationales dans le domaine de manière quasi-exhaustive, en tout cas sur une échelle extraordinaire. Le seul courant qui s'est tenu, d'ailleurs en partie volontairement, à l'écart, est celui de Naville. Sinon, la revue a été une très bonne chambre d'échos du champ. Par contre, très clairement, nous n'avons pas eu accès aux relations entre la revue et les auteurs, à part un échange très vif entre Tréanton et Naville (Tréanton ayant fait des coupures et des restructurations dans un texte de Naville).

> ***Question :*** *Le livre, que j'ai lu, est très original. Sachant qu'il n'y a pas un fond d'archives, et que les fondateurs sont vivants, l'accent est mis sur les sources orales. Ma remarque : quel est le statut de ces discours ? Le titre porte : « Avec les témoignages de… » Personnellement, j'aurais mis : « Avec les récits de… ». On a affaire à des personnages vivants, qui sont des figures, qui ont fait chacun leur récit et se sont contrôlés mutuellement dans leurs différents récits. Non pas, simplement, au niveau des faits*

qu'on peut rectifier, mais au niveau du sens que les uns et les autres donnent à ce qui s'est passé. C'est cela qui est réellement très original. Peut-être auriez-vous pu aller plus loin sur ce point dans l'analyse en montrant les sources, les motifs, de ces manières diverses de donner ce sens.

Au départ, nous avions très peur des discours convenus. Nous avons donc cherché un peu à « titiller » nos interlocuteurs, tout en n'allant évidemment pas trop loin. Notre stratégie était d'éviter le convenu. Il faut bien voir une autre dimension : nous les avons fait parler d'une période à laquelle, nous, nous accordions une grande importance, mais à laquelle, eux, n'attribuaient pas cette importance.

Références

Borzeix Anni & Rot Gwenaële (2010) *Genèse d'une discipline, naissance d'une revue :* Sociologie du travail, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest.

Mendras Henri (1999) *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*, Arles, Actes Sud ■